ÉTUDE SUR LINNÉ.

Au moment où quelques humbles savants, puisant dans leur ardent amour de la Nature le désir d'en faire mieux connaître à tous la richesse et la splendeur, font revivre, dans notre contrée du Nord, le nom de Société Linnéenne, et rassemblent autour de ce noble drapeau un généreux essaim d'hommes de bonne volonté, — il ne sera peut-être pas hors de propos d'expliquer, de paraphraser, en quelque sorte, ce titre que l'on aime à revendiquer, en relevant les mérites de ce grand génie dont un siècle déjà nous sépare, mais dont nous subissons encore aujourd'hui la vivifiante et profonde influence.

Telle est, Messieurs, la pensée qui vous a fait désirer le travail que nous venons vous soumettre. D'avance nous pressentions les difficultés de la tâche; son opportunité nous a cependant décidé à l'entreprendre. — Faut-il le dire? Nous abordions sans aucun entrain, et comme un dur labeur préliminaire, indispensable pour en pouvoir rendre compte, les innombrables écrits du grand naturaliste ; nous éprouvions presque de la répugnance à la pensée de lire de vieux ouvrages écrits dans un latin du XVIII^e^ siècle. — Mais cette froideur instinctive ne fut pas de longue durée, et bientôt elle fit place à une admiration croissante. Sous cette forme un peu barbare,

Numérisé par Google

où se cache le génie du maître, il n'est pas possible, en effet, de méconnaître longtemps un fond séducteur, à la fois noble et gracieux, simple et varié comme la nature qu'il représente; car c'est bien là ce que l'on peut appeler le livre de la Nature. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il est ouvert, ce vrai livre, le plus éloquent de tous : des siècles et des siècles en ont déjà déroulé les merveilleuses pages ; mais, comme pour les papyrus de l'Egypte et de l'Inde, les caractères frappaient les yeux sans présenter un sens à l'intelligence. Linné nous en a donné une traduction fidèle, — incomplète, il est vrai, comme toute traduction, — mais qui n'en est pas moins la meilleure peut-être jusqu'ici, à coup sûr la plus agréable à consulter et à suivre.

Ainsi pénétré d'une admiration profonde autant que réfléchie pour l'homme de génie dont nous avons accepté la tâche de vous parler aujourd'hui, nous n'en sommes que plus porté à payer un tribut de reconnaissance à la Société qui nous a fourni l'occasion de l'entreprendre, et aux ouvrages qui nous ont aidé à la remplir. Nous citerons en première ligne, avec les écrits de Linné, le recueil de documents (mémoires autographes, correspondances, anecdotes, index bibliographique), qui a paru en 1832 dans les Mémoires de la Société des Sciences de Lille, et qui est dû au travail patient et modeste de M. A. L. A. Fée. — Entrons maintenant en matière :

Charles Linné naquit le 12 mai 1707 à Rashult, dans le Smoland, en Suède. Par une sorte de prédestination, son nom, comme celui de ses aïeuls paternels (*Lindelius* et *Tiliander*), était tiré d'une plante, un magnifique

Numérisé par Google

tilleul (*Linden* en suédois, *Tilia* en latin), qui croissait devant la porte de leur humble demeure, entre Jomsboda et Linnhult. — Né dans le mois où la terre se couvre de fleurs, le jeune enfant montra, dès l'âge le plus tendre, de vives dispositions pour la botanique. Son père, Nicolas Linnæus, d'abord vicaire, puis ministre de Stenbrohult, s'était dès longtemps adonné à la culture des plantes rares ; sans être un savant, il connaissait les noms latins des végétaux, il aimait à en étudier les propriétés. Aussi cédait-il sans peine aux sollicitations de son fils, et chargeait-il sa jeune mémoire de ces noms difficiles et trop vite oubliés. Bientôt Charles voulut aussi avoir son petit jardin, et il y consacrait ses soins sans se lasser.

Vers l'âge de dix ans, ses parents qui l'avaient d'abord confié aux mains inhabiles de l'instituteur Telander, l'envoyèrent à l'école de Wexio, où les maîtres étaient plus savants sans doute, mais où l'enfant ne se trouva pas mieux dirigé. Au grand regret de son père, qui le destinait à entrer dans les ordres, il n'avait aucun succès dans ses classes, et montrait pour le travail une répugnance, fruit non de sa nature, mais d'un mauvais système d'enseignement. C'est qu'en effet, à cet âge si tendre, la méthode la plus profitable est celle qui cherche à deviner les indications de la nature et laisse les aptitudes se développer librement. On fait naître ainsi dans l'enfant cette double confiance qu'il lui est si essentiel d'acquérir : Confiance en son maître, confiance en lui-même. Du moment qu'il se sent observé avec amour, il se laisse guider avec une docilité qui rend plus facile et plus douce la besogne du maître. Que de soins ne faut-il pas

Numérisé par Google

encore à ce dernier pour présenter l'étude sous son côté le plus attrayant, pour arracher les épines sans déparer et mutiler la fleur! Comme il doit soutenir l'écolier à son début, applaudir à ses premiers pas, exciter par l'émulation et les récompenses l'esprit moins vif et moins pénétrant, et se garder de rabaisser brutalement la naïve présomption de l'enfance!

Telle n'était pas la manière de voir des professeurs de Wexio; aussi le jeune Charles ne fit aucun progrès jusqu'en 1724, époque où il quitta les basses classes pour entrer au gymnase. Il put dès lors faire une sorte de choix dans ses études, et montra de la prédilection pour les sciences mathématiques et la physique. Il s'était mis de lui-même à étudier la botanique, et, avec le secours de quelques ouvrages qu'il avait appris par cœur, le *petit botaniste*, comme l'appelaient ses camarades, était arrivé à nommer toutes les plantes qui croissaient sur la route de Stenbrohult à Wexio, route étendue d'environ cinq milles.

Vers 1727, Nicolas Linnæus consulta sur son fils les professeurs du gymnase; ils déclarèrent que Charles n'était propre qu'à prendre un métier, et le père s'arrêtait déjà à la triste résolution de le mettre en apprentissage, quand le docteur Rothmann lui rendit l'espérance, en offrant de donner gratuitement à l'enfant les connaissances qui lui manquaient pour son admission à l'Université de Lund. L'offre fut acceptée avec reconnaissance, et le bon docteur, qui avait su pressentir l'avenir du jeune étudiant, lui enseigna la physiologie, et lui conseilla d'analyser lui-même les fleurs en suivant la méthode de

Numérisé par Google

Tournefort. Charles profita de tous ces soins, et, avant la fin de l'année, il avait dressé lui-même un catalogue systématique des plantes des environs.

Le moment était venu de se rendre à l'Université. Linné y porta un certificat (*testimonium academicum*), dont nous citerons les termes peu flatteurs, parce qu'ils offrent cette particularité remarquable d'une comparaison tirée du règne végétal. « Les étudiants » est-il dit, « peuvent être comparés aux arbres d'une pépinière; souvent parmi les jeunes plants il s'en trouve qui, malgré les soins qu'on a pris de leur culture, ressemblent absolument aux sauvageons; mais, si plus tard on les transplante, ils changent de nature et portent quelquefois des fruits délicieux. C'est uniquement dans cette espérance que j'envoie ce jeune homme à l'Académie, où peut-être un autre air favorisera son développement. »

A Lund, Linné eut le bonheur de rencontrer son ancien maître, Gabriel Hoek; présenté par lui au recteur, il fut admis sans certificat, et entra comme pensionnaire chez le docteur Kilian Stobœus. Ce médecin l'employa d'abord en qualité de copiste; il dut y renoncer à cause de sa mauvaise écriture; mais, découvrant que le jeune homme travaillait toutes les nuits, il mit obligeamment à sa disposition son savoir et sa bibliothèque. Linné profita des leçons et des livres; il vit pour la première fois un herbier de plantes collées sur papier, et entreprit lui-même une collection sur ce modèle.

Il vivait ainsi depuis environ un an, jouissant de l'intimité de Stobœus et de l'affection de ses compagnons d'études, lorsqu'une piqûre d'insecte vint mettre ses

Numérisé par Google

jours en danger. A peine guéri, il alla voir ses parents et n'oublia pas son premier protecteur, Rothmann. Le docteur lui vanta l'Université d'Upsal où de savants professeurs, Roberg et Rudbeck, imprimaient aux études une habile direction, et l'engagea à y passer sa seconde année d'université. Linné aimait fort Stobœus ; mais avant tout il voulait apprendre, et il partit pour Upsal en 1728, sans retourner à Lund, sans même prévenir son ancien hôte.

La situation n'était pas aussi belle que Rothmann le lui avait fait espérer, et le modeste pécule que Linné avait reçu de ses parents ne tarda pas à s'épuiser. Que faire? Donner des leçons? Sa position d'étudiant ne pouvait pas inspirer grande confiance. Recourir aux amis laissés à Lund? La brusquerie de son départ avait pu être prise pour de l'ingratitude. Heureusement, cet état de détresse trouva un terme. Un vénérable savant, le docteur en théologie Olaüs Celsius, rencontra un jour, dans le jardin botanique, Linné occupé à analyser quelques fleurs ; il l'interrogea, fut frappé de son savoir, et ayant appris sa triste position, il lui tendit une main secourable. Lui-même préparait en ce moment son *Hiérobotanicon*, grand traité des plantes de la Bible ; et le jeune étudiant fut admis à l'aider dans ses travaux. Il trouva en son nouveau protecteur un savant calme et bienveillant, qui l'accueillit à sa table, lui ouvrit sa bibliothèque, riche en ouvrages botaniques, et bientôt lui procura quelques élèves.

Ce fut alors que Linné connut Artedi, le plus estimé de ses condisciples. Les deux jeunes gens ne se ressem-

Numérisé par Google

blaient guère. Linné, petit de taille, était vif et impressionnable ; Artedi, grand de stature, était lent et sérieux. Mais l'amitié vit de contrastes, et l'union la plus intime se forma entre les deux étudiants ; ils travaillaient à l'envi, et s'appliquant aux mêmes études, se communiquaient leurs recherches, leurs petites découvertes avec un bonheur toujours nouveau. Ils s'étaient cependant partagé le domaine de la science. Artedi étudiant surtout la chimie et l'ichthyologie, Linné s'attachant plus exclusivement à l'entomologie et à la botanique.

Ces travaux étaient, du reste, en dehors des cours de l'Université, où l'on n'enseignait ni l'anatomie, ni la chimie ; et les jeunes gens s'y livraient d'eux-mêmes, et sans autres maîtres que des livres. Un traité de Vaillant sur le sexe des plantes, que Linné lut à cette époque, lui inspira l'idée d'un nouveau mode de classification fondé sur les étamines et les pistils. Rudbeck, professeur de l'Université, ayant lu ce travail avec plaisir, voulut en voir l'auteur ; il l'interrogea longuement, et finalement lui offrit la suppléance du cours de botanique. Linné, surpris, refusa d'abord avec modestie, puis finit par accepter, et se montra pleinement à la hauteur de sa tâche. Les auditeurs accoururent, séduits par le nouvel enseignement ; Rudbeck avait montré l'estime qu'il faisait de Linné, en le choisissant comme répétiteur de ses enfants ; bientôt des cours particuliers vinrent améliorer la position du jeune botaniste. Celui-ci, cependant, ne perdait point de temps ; le jardin fut restauré, enrichi de nombreuses plantes ; il les classa suivant sa nouvelle méthode, et profita des instants de loisir que lui laissait

Numérisé par Google

l'enseignement pour préparer de nouveaux ouvrages : la *Bibliotheca botanica*, le *Classes plantarum*, le *Genera plantarum*, la *Critica botanica*.

Tant de bonheur devait exciter l'envie. Le professeur Rosen qui aspirait à succéder à Rudbeck, son collègue, voyant dans Linné le seul rival redoutable, essaya de lui enlever la chaire de botanique, et, ne pouvant y réussir, de lui faire interdire les leçons particulières. — Grâce à la protection de Rudbeck, Linné fut maintenu en possession de son titre et de ses droits ; mais, trop sensible aux désagréments pour ne pas chercher à les éviter, il résolut de renoncer à sa position et de quitter Upsal.

La Société des Sciences de cette ville venait de recevoir du roi l'autorisation de désigner un naturaliste pour explorer la Laponie. Linné accepta cette mission, et se prépara à partir l'année suivante. Il voulut avant tout retourner dans son pays natal ; puis il se rendit à Lund, passa quelques jours chez Stobœus, et y étudia la minéralogie qu'il ne connaissait pas ; enfin, il revint à Upsal attendre le moment de son départ. Il choisit l'époque de la végétation ; et, le 13 mai, il partit seul, à pied, n'emportant que son journal, deux chemises, une demi-toise pour prendre des mesures, et un porte-feuille, renfermant du papier et des plumes.

Ce voyage n'était cependant point sans dangers, et Linné faillit plusieurs fois y perdre la vie. D'Upsal, il se rendit d'abord à Gèfle, traversa le Helsingland, le Medelpad, et se dirigea vers l'Angermannland. Dans l'ascension du Schulaberg, un énorme fragment de rocher, heurté par l'un des guides, roula à l'endroit même que Linné

Numérisé par Google

venait de quitter. Marchant à travers les forêts et les montagnes, traversant, avec de l'eau glacée jusqu'à mi-jambe, les marais et les rivières rendus impraticables par la débacle, il arriva enfin à Uméa. En vain cherchat-on à le dissuader d'entreprendre en été le voyage de Laponie, rien ne put l'arrêter. Cependant les difficultés de la route croissaient à chaque pas. La langue n'était plus la même, et Linné, changeant continuellement de guide, remontant les fleuves jusqu'au point où ils cessaient d'être navigables, dans un petit bateau, qu'on portait ensuite sur la tête, n'ayant ni pain, ni sel, ni boissons fermentées, fut réduit à vivre exclusivement de petits poissons desséchés. C'est ainsi qu'il visita Pitéa et Luléa. Là, il trouva un compagnon, l'ingénieur des mines Swanberg, qui fit route avec lui jusqu'à Quickjock. Linné put s'y procurer un interprète ; il escalada le Spitzberg, près de Walliwar, il y vit le lever du soleil succéder presque immédiatement à son coucher, (*solis jubar inocciduum*), et y trouva un monde nouveau de végétaux rares. Il suivit le versant septentrional des montagnes, et traversa la Norwège jusqu'à Torfjord, sur les bords de la mer du Nord ; puis il reprit le chemin des montagnes, et à travers mille dangers, un coup de fusil que lui tira un Finnois, une chûte dans une crevasse d'où on le retira avec des cordes, il arriva à Calix, où habitait Swanberg, son compagnon de route de Luléa. Il apprit de lui en deux jours et une nuit l'art d'essayer les minéraux ; et, après un court repos, il reprit son voyage par Tornéa. L'hiver le força de s'arrêter et de retourner sur ses pas.

Numérisé par Google

Il revint par la Finlande, et, suivant la route maritime, il visita Kemi, Uléa, Carleby, Wasa, Bjorneborg, Abo, où il trouva un de ses anciens condisciples, l'évêque Ménander ; d'Abo, il passa dans l'île d'Aland, et atteignit enfin Upsal au mois de novembre. — La relation de cette longue et pénible excursion, riche de détails sur les mœurs et les coutumes des Lapons, fut remise à la Société des Sciences, qui fit compter à Linné cent douze écus pour les frais de son voyage.

Linné voulut faire servir au profit de tous les nouvelles connaissances qu'il venait d'acquérir, et il ouvrit un cours de minéralogie qui réunit bientôt de nombreux auditeurs. Rosen, plus que jamais, jaloux des succès de son rival, lui suscita de nouveaux embarras, qui déterminèrent Linné à s'éloigner encore pour quelque temps. Cette fois, son voyage eut presque exclusivement pour objet la minéralogie ; il visita Norberg, Afwestad, Davidsberg et Fahlun ; puis revint classer ses richesses et commencer le *Systema lapidum*. — Rosen, toujours hostile et de plus en plus puissant, venait d'obtenir un ordre interdisant l'enseignement aux personnes étrangères à l'Académie. Linné perdait du coup tout moyen d'existence, lorsque le baron de Reutherholm, avec lequel il avait lié connaissance à Fahlun, lui proposa de faire les frais d'un voyage en Dalécarlie. Linné, cette fois, s'adjoignit sept compagnons, assigna à chacun leur emploi, et explora la Dalécarlie et ses montagnes ; il alla même jusqu'en Norwège, et partout recueillit de nombreuses et importantes observations.

L'accueil de Reutherholm et du précepteur de ses

Numérisé par Google

enfants, Browallius, décida Linné à se fixer à Fahlun ; il y ouvrit bientôt un cours de minéralogie que suivirent les employés des mines. Partout où il trouvait à s'instruire et à propager l'amour de la science, Linné était heureux ; aussi mena-t-il à Fahlun une existence douce et agréable. Point de ces basses jalousies, de ces mesquines rivalités dont il avait été l'objet à Upsal : ici, tout le monde l'aimait et se plaisait à lui donner des encouragements. Il avait imaginé une classification des minéraux, et son cours était fort estimé ; il exerçait la médecine, et la clientèle pouvait suffire à sa modeste ambition. Mais pour assurer sa position, et se mettre à l'abri d'un revirement de la fortune, il résolut de se faire recevoir docteur en médecine et de se marier. Le docteur Morœus, le plus en vogue des médecins de Fahlun, que Linné voyait souvent, avait deux filles. Linné, dont le cœur venait, pour la première fois, de battre d'un autre amour que celui de la science, demanda la main de l'aînée. Contre toute attente, Morœus ne repoussa pas une alliance aussi disproportionnée du côté de la fortune ; il ajourna seulement le jeune étudiant à trois ans, et Linné, plein d'une ardeur nouvelle, voulut consacrer ces trois années à des voyages en pays étranger. Il avait alors vingt-sept ans (1735).

Après avoir rendu ses devoirs au tombeau de sa mère, morte depuis six mois, Linné partit avec son camarade Sholberg, et visita d'abord Lubeck, puis Hambourg, où il fut chaudement accueilli. Il prit grand plaisir à visiter les musées et les collections particulières. Il y avait dans celle du bourgmestre Anderson, une hydre à sept têtes, décrite par Seba, et qui était regardée comme une mer-

Numérisé par Google

veille. Linné s'aperçut aisément que le prétendu monstre n'était qu'un produit de l'art ; et il ne dissimula point sa juste critique ; aussi fut-il obligé de fuir pour échapper à la vengeance du bourgmestre dont la supercherie se trouvait démasquée. Il s'embarqua à Altona pour Amsterdam, et essuya une violente tempête. Il ne fit que passer dans la capitale de la Hollande, et se rendit à Harderwick où il fut reçu docteur, le 13 juin ; sa thèse avait pour titre *Hypothesis nova de febrium intermittentium causa.*

Après sa réception, il vint à Leyde où il vit Van Royen et Gronovius, auquel il montra le manuscrit du *Systema naturæ ;* Gronovius offrit d'en faire la publication à ses frais. (Cet ouvrage remarquable qui parut alors en un in-f° de quatorze pages, a eu jusqu'à treize éditions du vivant de l'auteur, et la dernière ne comprend pas moins de trois volumes divisés en neuf parties). Boerhaave, que Linné alla visiter, s'entretint longuement avec lui, et l'engagea à se fixer en Hollande. Ne pouvant l'y décider, il le pria au moins de ne pas traverser Amsterdam sans aller voir Burmann de sa part. Burmann réussit à garder Linné chez lui pendant quelque temps, et lui fit publier le *Fundamenta botanica* et la *Bibliotheca botanica.* Un autre protecteur, le banquier Cliffort, grand amateur de plantes rares, possesseur d'une riche bibliothèque et d'un magnifique jardin à Hartecamp, près d'Amsterdam, disputa bientôt à Burmann le plaisir de recevoir chez lui le savant botaniste, et de lui créer des loisirs pour la publication de ses ouvrages.

Enfin, son ami Artedi, qui depuis quatre années

Numérisé par Google

séjournait en Angleterre, arriva à Leyde, et, grâce aux recommandations de son ancien condisciple, y trouva une occupation conforme à ses goûts; le pharmacien Seba se l'adjoignit pour publier le troisième volume de son *Thesaurus*, qui traitait des poissons. Avec quelle joie les deux amis purent se remettre à travailler ensemble, à échanger leurs pensées comme autrefois, Artedi se hâtait de terminer l'ouvrage de Séba pour mettre la dernière main à une œuvre toute personnelle, la *Philosophia ichthyologica*. Hélas! un soir, en sortant de chez Seba, le malheureux jeune homme tomba dans le canal et s'y noya. Linné voulut du moins compléter l'œuvre inachevée de son ami; grâce à Cliffort, il put dégager les manuscrits retenus par l'aubergiste en gage d'une dette de deux cents florins, et il s'occupa immédiatement de les mettre en ordre et de les publier.

En 1736, Cliffort lui donna les moyens de voyager en Angleterre. Il y vit le musée de Sloane, les jardins de Chelsea et d'Oxford, où il recueillit beaucoup de plantes nouvelles. Il lia connaissance avec les botanistes les plus distingués, entre autres Sloane, Shaw, Collinson et Dillenius, avec lequel il resta en relations de lettres. Dillenius, déjà âgé de plus de cinquante ans, et d'un caractère hautain, accueillit assez froidement, d'abord, le botaniste suédois, qu'il trouvait bien jeune pour bouleverser déjà les méthodes reçues ; l'aménité et la déférence dont Linné fit preuve envers lui, le ramenèrent de ses préventions, mais il conserva dans sa correspondance un ton dogmatique et quelquefois acerbe. Après un séjour de peu de durée, Linné revint en Hollande, et enrichit le

Numérisé par Google

jardin de Cliffort des nombreuses plantes qu'il rapportait; il s'occupa dès lors attentivement de la publication de ses ouvrages, et fit paraître le *Genera plantarum*, l'*Hortus Cliffortianus*, la *Critica botanica*, la *Flora lapponica* et le *Viridarium Cliffortianum*. Il fut, cette même année, reçu membre de l'Académie impériale des Curieux de la Nature, sous le nom de Dioscoride II (1).

Rien ne semblait manquer au bonheur de Linné; comblé d'honneurs et de preuves d'affection par les Hollandais, magnifiquement logé au château d'Hartecamp, où Cliffort avait mis à sa disposition des chevaux et des domestiques, il pouvait en liberté revoir ses anciens travaux, et entreprendre de nouveaux ouvrages; on lui offrait la facilité de voyager au Cap, une place de médecin à Surinam; la chaire de professeur allait être vacante à Utrecht. Mais l'amour du pays natal, le souvenir de la douce fiancée qui l'y attendait depuis plus de trois ans, l'emportèrent sur le sentiment des avantages qui lui étaient offerts. Résolu à partir, il voulut seulement dire adieu à ses amis de Leyde, et visiter la France avant de retourner en Suède. A Leyde, il retrouva Boerhaave, Gronovius, Van Royen, et il se décida à retarder son départ de quelques mois. Van Royen, qui avait remplacé dans la chaire de botanique Boerhaave affaibli par l'âge, désirait pour l'arrangement des plantes du jardin, substituer le système sexuel à la classification de son prédécesseur. Linné n'y voulut pas consentir,

(1) C'était un usage dans cette académie de donner au nouveau membre un nom déjà connu dans la science.

Numérisé par Google

dans la crainte d'affliger le grand homme dont il avait reçu les bienfaits; il aima mieux aider Van Royen à établir une classification nouvelle.

Cependant il pressait la publication de ses ouvrages, et vivait dans une agréable intimité avec les savants les plus distingués de Leyde. Une société s'était fondée, une véritable Société Linnéenne, où le travail de chacun servait à l'instruction et à l'agrément de tous. Gronovius, Kramer, Lawson, Lieberkuhn, Van Swieten et Bartsch formaient le noyau de cette société d'admirateurs et de disciples de Linné ; tous aimaient à visiter le savant botaniste dans le jardin auquel il consacrait ses soins ; et quelquefois tous se trouvaient réunis autour du maitre, sans s'être donné rendez-vous.

Vers le commencement du printemps de 1738, Linné se disposa à partir pour la France ; la nouvelle de la perfidie d'un intime ami (1) laissé en Suède, avait hâté son départ. Il alla prendre congé de Boerhaave. Ce grand homme mourant, mais résigné, porta à ses lèvres la main de Linné, et, avec cette sorte de clairvoyance que donne l'approche de la mort, il lui prédit un glorieux avenir.

Hélas ! le botaniste à la fleur de l'âge faillit mourir avant le savant chargé d'années ; la fièvre mit ses jours sérieusement en danger. Il guérit heureusement, grâce aux soins de Van Swieten, et partit, accompagné des vœux et des regrets de tous. Il traversa le Brabant, passa par Valenciennes, Cambrai, Péronne, Roye, peut-

(1) Cet ami en qui il avait le plus de confiance, avait essayé de se substituer à lui dans l'amour de sa fiancée.

Numérisé par Google

être Amiens, et arriva enfin à Paris. Les deux Jussieu, Antoine et Bernard, l'accueillirent comme un ami ; les musées et les bibliothèques lui furent ouverts ; Bernard lui fit faire des excursions à St.-Germain, à Fontainebleau et jusqu'en Bourgogne, lui montra les herbiers de Tournefort et de Vaillant, le mit en rapport avec Réaumur, Isnard, Aubriet, Laserre, la veuve de Vaillant, et Mlle de Basseporte. Linné se montra partout plein de douceur et d'aménité ; dans la suite, il entretint des relations épistolaires avec les Jussieu et avec Réaumur, et se souvint toujours avec plaisir de ses amis de France. Il eut la joie de pouvoir causer familièrement avec le mathématicien Clairaut, qui parlait suédois ; car le grand botaniste n'avait malheureusement pas poussé loin l'étude des langues vivantes ; l'anglais, le français, l'allemand, le lapon même lui étaient étrangers, et il usait pour se faire comprendre, de la langue latine. — Quelque temps avant son départ, il assista à une des séances de l'Académie des Sciences, et on l'en nomma membre correspondant. L'offre du titre de résidant, avec une pension, s'il voulait se faire naturaliser Français, ne put le séduire ; il partit bientôt, traversa heureusement le Sund, et entra dans le port d'Helsingborg, en juillet 1738.

Après une courte visite à son vieux père, à Stenbrohult, il courut à Fahlun, et fut fiancé avec la fille du docteur Morœus, puis il se rendit à Stockholm, où il essaya d'exercer la médecine. Mais le savant, déjà célèbre dans toute l'Europe, n'était pas encore prophète en son pays, et le titre de membre de l'Académie des Sciences d'Upsal, fut tout ce qu'il put obtenir. Peu à peu, cepen-

Numérisé par Google

dant, la clientèle vint, et avec elle, quelques brillantes relations, entre autres, le capitaine Triewald, physicien renommé, et le comte de Tessin, maréchal de la Diète. Une académie se fonda à Stockholm pour le perfectionnement de la langue nationale, et Linné en fut élu président en mai 1739. Le comte de Tessin le fit nommer professeur à l'école des mines, et bientôt après médecin de l'amirauté ; ces deux places étaient fort bien payées.

Linné voyait donc croître en même temps sa fortune et son crédit. Il en profita pour se marier, passa un mois à Fahlun assez agréablement, et revint à Stockholm reprendre ses occupations. Le 3 octobre 1739, il prononça, en déposant les fonctions de président de l'Académie, un discours intitulé *de Memorabilibus in Insectis*, non moins remarquable par la constante admiration de la nature qui y domine, que par les détails curieux et nouveaux dont il est rempli.

Aucune créature ne travaille pour elle-même, selon le philosophe observateur ; nous sommes faits pour nous rendre de mutuels services, et nous devons cultiver avec soin la faculté qui nous permet d'être utiles à tous, qui nous rend vraiment les rois de l'Univers : la raison. Tournons notre intelligence vers les astres, comme les mathématiciens ; physiciens, étudions les éléments ; naturalistes, appliquons-nous à comprendre les merveilles de la création. C'est dans les insectes, ces êtres si infimes, si méprisés, qu'éclate la perfection des œuvres de Dieu. Leur étude a donné l'immortalité à plus d'un savant ; et cependant, qu'elle était, qu'elle est encore peu connue, cette classe d'être que leur petitesse seule fait dédaigner !

Numérisé par Google

Voilà un vaste champ pour ceux qui aiment la nouveauté et qui s'attachent aux travaux non encore entrepris ! C'est là qu'il faut déployer l'activité de l'observation, la perspicacité du génie ; mais la récompense sera plus douce que le miel, plus éclatante que le manteau de la coccinelle. Nous aurons fait de nos yeux l'usage pour lequel Dieu nous les a donnés ; nous aurons admiré les merveilles sorties de ses mains, nous aurons reconnu le Créateur dans ses œuvres !

En 1740, Linné professa deux cours à l'école des mines : la Botanique, pendant l'été, et la Minéralogie pendant l'hiver. Au printemps, Rudbeck était mort, et deux compétiteurs, Rosen et Valérius, disputaient à Linné la place de professeur. Valérius, par la perfidie avec laquelle il chercha à dénigrer son rival, mérita et encourut le blâme sévère de la Diète. Linné se justifia à cette occasion par la publication d'un écrit sur le jugement que portait de lui le monde savant (*Orbis eruditi judicium de C. Linnæi scriptis*). Cependant Rosen l'emporta, grâce à la protection de Gyllenborg ; mais il fut convenu que Linné aurait la chaire de Roberg, qui demandait sa retraite, et que Rosen et lui échangeraient leurs fonctions. Tant de difficultés lui furent encore suscitées, que l'année s'écoula sans qu'il fût nommé.

Le 20 janvier 1741, il devint père d'un fils auquel il donna le nom de Charles. La guerre ayant éclaté à cette époque entre la Russie et la Suède, Linné, qui, comme médecin de la flotte, pouvait craindre d'être pour quelque temps éloigné de ses chères études, se fit donner une mission scientifique, et partit pour visiter l'Æland et le

Numérisé par Google

Gotland. Il fut accompagné par six jeunes gens qui l'aidèrent dans ses recherches ; et, malgré cette escorte dévouée, son ardeur de tout voir, de tout pénétrer, lui fit courir plus d'un danger sérieux. Il revint à Upsal vers la fin de septembre, fit une paix définitive avec Rosen, et prononça, le 17 octobre, en prenant la chaire de Roberg, un discours sur la nécessité de voyager dans sa patrie : *De peregrinationum intra patriam necessitate.*

« Pourquoi, dit-il, chercher dans des pays lointains ce que l'on trouve si près ? Les plantes, les insectes que nous allons demander à des régions éloignées, croissent sur nos côtes, vivent dans nos plaines fertiles. Voyageons à la fleur de l'âge, dans la plénitude des forces de l'âme et du corps, avant que le poids des années ait alourdi la joyeuse souplesse du jeune homme, avant qu'une épouse aimable, les occupations et les soins de la famille, n'aient absorbé notre temps et notre cœur. — Ne vous étonnez point de mes paroles : chacun se complaît dans ce qui a été le but et l'occupation de sa vie. Et moi aussi j'ai voyagé : j'ai gravi les Alpes de Laponie couvertes de neiges éternelles ; j'ai franchi les montagnes de Norland ; j'ai parcouru leurs pentes escarpées et leurs fourrés inaccessibles ; j'ai fait de nombreuses et longues excursions dans des forêts de la Délécarlie et les bois du Gotland, dans les bruyères du Smoland et les vastes plaines de la Scanie, il n'est pas une province importante de Suède que je n'aie visitée, que je n'aie parcourue, sans ménager mon corps ni mes forces. Car elles ne sont pas exemptes de dangers, ces excursions dans la patrie : mon voyage de Laponie m'a causé plus de fatigues, m'a exposé à

Numérisé par Google

plus de périls, que toutes mes pérégrinations à l'étranger. Mais aujourd'hui, mes souffrances sont oubliées, je chéris même le souvenir de mes pénibles excursions : elles m'ont rendu plus capable d'être utile aux autres et à moi-même, à la science et à la patrie. »

A la fin de l'année, Rosen et Linné firent l'échange de leurs cours, comme il avait été convenu, et Linné eut à professer la matière médicale, la botanique, la diététique, la séméiotique et l'histoire naturelle.

Chargé du soin du jardin qui venait d'être dévasté par un incendie, il le fit restaurer, l'agrandit, l'enrichit de nombreuses plantes, et le disposa d'après le système sexuel ; il travaillait en même temps à la *Flore* et à la *Faune* de Suède (1). Le 12 avril 1743, à l'occasion de la réception de Westman comme docteur, il prononça un discours de *Telluris habitabilis incremento*, dans lequel, malgré l'état d'enfance où se trouvait la géologie, tout n'est pas absolument à rejeter. Le 14 juin de la même année, il lui naquit une fille, Elisabeth-Christine.

Les honneurs et les titres ne manquaient pas au savant professeur : S. A. R. le prince Frédéric étant venu visiter l'Académie, il lui fut présenté, et fut, quelques mois plus tard, chargé de recevoir ce prince arrivant à Upsal. A la mort de l'astronome André Celsius, il lui succéda comme secrétaire de l'Académie, et comme

(1) C'est à Linné que nous devons ces deux expressions de *Faune* et de *Flore*, si usitées de nos jours. — L'expression de *Pan*, qu'il employa conjointement pour désigner l'ensemble des richesses agricoles d'une contrée (plantes et animaux) n'a pas été conservée.

Numérisé par Google

inspecteur d'hygiène pour le Smoland, il avait été, l'année précédente, nommé membre correspondant de l'Académie de Montpellier.

Cependant Linné publiait la *Flora* et la *Fauna Suecica*, l'*Iter Ælandicum* et *Gotlandicum*, semait les graines qu'il recevait des nombreux botanistes avec lesquels il était en relations, et fondait, dans l'orangerie qu'il avait fait construire à Upsal, un musée d'histoire naturelle qui s'accrut rapidement. Il se trouvait, en ce moment, au comble de la prospérité : son emploi répondait à ses goûts ; sa femme et ses deux enfants étaient l'objet de toute son affection ; sa fortune suffisante et honorable lui avait permis, à la mort du docteur Morœus, en 1744, d'abandonner à sa belle-mère la plus grande partie de l'héritage ; son logement, vaste et commode, touchait au jardin, objet de ses soins. Que pouvait-il désirer de plus ? Il possédait de riches collections de minéraux, de plantes, d'insectes, d'animaux, une excellente bibliothèque formée en grande partie par des échanges de livres. Le roi le nommait, sans aucune brigue de sa part, son premier médecin ; on frappait une médaille en son honneur, on lui adressait le diplôme de membre de l'Académie de Berlin. Son influence croissait en même temps que sa renommée : il en profita pour faire donner des missions scientifiques à d'anciens élèves, qui explorèrent avec l'ardeur et la méthode du maître les contrées lointaines et inconnues.

De son côté, Linné voyageait, et son œil pénétrant et exercé découvrait des merveilles dans les provinces même qui avoisinaient Upsal. En 1746, il visite le Wester-Gotland ; en 1749, il parcourut la Scanie, choisissant la

Numérisé par Google

belle saison et publiant à son retour la relation de ses voyages, récit toujours intéressant et fidèle où fourmillent les remarques curieuses sur les mœurs comme sur les productions du pays. Car Linné se préoccupait avant tout de l'utilité éventuelle de ses renseignements : la Nature lui semblait admirable non pas seulement au point de vue objectif, mais comme créée pour les besoins de l'homme, qui devait la faire servir à son usage. C'est dans ce but, tout économique pour ainsi dire, que Linné organisa dans l'Académie d'Upsal un système de conférences qui, réunies plus tard sous le nom d'*Amœnitates Academicæ*, resteront comme un monument impérissable de l'école Linnéenne. Je ne veux pas analyser en détail ces dissertations intéressantes, au nombre de cent cinquante, mais seulement faire remarquer que dans toutes il respire un amour profond de la nature, une estime affectueuse du maître, un désir sincère d'être utile.

Du reste, Linné était pour moitié dans chacune de ces thèses : il en avait suggéré le sujet, choisi d'après l'aptitude du disciple, il en fournissait souvent le titre original et significatif ; il prêtait ses livres, ses manuscrits ; il communiquait des détails extraits de ses lettres, des échantillons tirés de son herbier.

On lui envoyait, en effet, de tous les points du monde de nombreuses lettres et de riches collections. C'est ainsi qu'il reçut l'herbier que Paul Hermann avait formé pendant un séjour de sept ans à l'île de Ceylan. Le pharmacien Gunther, qui en était devenu possesseur, l'adressa à Linné comme au seul savant capable de déterminer ces plantes inconnues et desséchées depuis longtemps. Linné

Numérisé par Google

termina ce travail l'année même (1747), et fit paraître la *Flora Zeylanica.* Gronovius lui adressa également un herbier des plantes de la Virginie, Sauvages, de celles du Languedoc, et Gmelin, une magnifique collection de celles de la Sibérie. Toutes les graines qu'on lui expédiait étaient semées avec grand soin dans le jardin d'Upsal, dont il avait décrit en détail les plantes exotiques, dans l'*Hortus Upsaliensis.* Il voulait faire de ce jardin un lieu d'agrément et d'instruction, et ne se bornant pas à y réunir les productions de tous les climats, il y donnait encore de fréquentes démonstrations publiques et particulières, et savait, en parlant aux yeux, rendre la science attrayante et facile.

Aussi, comme on se pressait à ses leçons, comme on accourait à ses herborisations du mercredi et du samedi ! Les élèves arrivaient par centaines ; le maître les partageait en bandes séparées, dont l'itinéraire était indiqué à l'avance ; lui-même gardait auprès de lui les plus instruits, et tous les pelotons se réunissaient à la même heure au rendez-vous convenu. Quel plaisir alors dans ces déterminations, dans ces échanges de plantes ! Et cependant, une table se dressait, chargée de fruits et de laitage : les élèves qui avaient trouvé les plantes les plus rares, ou qui en avaient déterminé le plus, prenaient place aux côtés du maître ; les autres mangeaient debout, espérant mériter quelque jour un honneur qui excitait l'émulation de tous.

Grâce aux efforts de Linné, le goût de la science s'était répandu partout, et un prix venait d'être mis au concours sur l'utilité des cours d'histoire naturelle dans

Numérisé par Google

les écoles et dans les gymnases. Ces succès nombreux n'étaient point toutefois sans mélange, et Linné eut encore à endurer de cruelles déceptions et de vrais malheurs : une ordonnance, qui défendit aux Suédois de rien faire imprimer en pays étranger ; des calomnies répandues contre lui par d'anciens élèves, par ceux même qu'il avait le plus aimés ; enfin, le 12 mai 1748, la mort de son père, Nicolas Linnœus, que son second fils Samuel remplaça dans la cure de Stenbrohult.

Linné fut très-sensible à cette perte ; l'ingratitude de ses disciples chéris lui était également fort pénible, mais les envois de ceux qui étaient demeurés attachés au maître pouvaient le consoler. Nommé recteur de l'Académie, en 1749, il dirigea encore au loin de nouveaux missionnaires de la science, Montin, Hagstroem et Hasselquitz.

Le 24 Décembre de la même année, naquit la troisième fille de Linné, nommée Louisa ; la seconde, Sara Lena, 1744, n'avait vécu que quelques jours.

Sur les vives instances de ses correspondants, Linné se décida, en 1750, à publier la *Philosophie botanique*, et à y joindre la terminologie et les principes fondamentaux de la science. Il ne nous appartient pas de juger ce livre, résumé d'une longue expérience et d'une science profonde. Ecrit dans ce style à la fois concis et imagé, qui est le style propre de Linné, il est d'une lecture attachante et instructive, qui aiguise l'esprit et le fortifie, qui élève l'âme et la porte vers Dieu. Rousseau, qui regardait la *Philosophica botanica* comme le plus profitable des livres de morale, écrivait à Linné, après l'avoir

Numérisé par Google

lu : « Continuez d'ouvrir et d'interpréter aux hommes le livre de la nature. Pour moi, content d'en déchiffrer quelques mots à votre suite, dans la famille du règne végétal, je vous lis, je vous étudie, je vous médite, je vous honore et je vous aime de tout mon cœur. »

Tout en publiant ses ouvrages, Linné s'acquittait avec zèle de ses fonctions de recteur, et continuait ses cours particuliers ; un violent rhumatisme le força de chercher un suppléant. Pendant un mois, sa vie fut en danger ; mais il se guérit « en mangeant des fraises, » moyen qu'il employa depuis plusieurs fois et avec succès. Ces accès de goutte revinrent périodiquement pendant quelques années, au grand désespoir du professeur qu'ils tenaient éloigné de ses études chéries. En 1751, comme il était retenu au lit par la maladie, il reçut du Canada de riches collections envoyées par Kalm ; et l'aspect de ces trésors botaniques suffit pour lui rendre la santé.

L'histoire naturelle commençait à entrer en faveur auprès des têtes couronnées. Le roi d'Espagne demandait à Linné un naturaliste pour explorer la Péninsule, et il désigna Loefling, son meilleur élève. Le roi de Danemark lui confiait l'éducation d'un étudiant, Tycho-Kolm, dont il voulait faire un professeur à Copenhague. La reine de Suède avait acheté de magnifiques collections de coquillages et d'insectes des Indes, et Linné fut chargé de les décrire ; ce qui l'obligea d'étudier la conchyliologie, science à laquelle il dit n'avoir jamais pensé auparavant. Il entreprit aussi la description du musée du comte de Tessin, son plus constant protecteur, et des collections du roi de Suède ; les deux catalogues parurent presque

Numérisé par Google

en même temps sous les titres de *Musæum Tessinianum*, 1753, et *Musæum regis Adolphi*, 1754. Le catalogue des collections de la reine, *Musæum reginæ Ludovicæ Ulricæ*, ne fut publié qu'en 1764.

Les voyages des disciples de Linné continuaient à être féconds en résultats. Loefling lui adressait régulièrement d'Espagne des lettres et des envois; Osbeck lui rapportait six cents plantes de la Chine; Koeler, qu'un refus d'autorisation de la Hollande avait empêché de voyager au Cap, explorait l'Italie aux frais du comte Ekeblad; Bergius et Tidstroëm étudiaient le Gotland oriental et occidental. Hasselquist, qui avait visité l'Égypte et la Palestine, était mort à Smyrne, et ses collections y étaient restées sous le sequestre. Mais, à la prière de Linné, le roi de Suède les dégagea au prix de quatorze mille écus. Il décora le savant de l'ordre de l'Étoile polaire, et, ce qui flatta plus vivement son affection de père, la reine lui promit que, si son fils montrait des dispositions pour l'histoire naturelle, elle le ferait voyager à ses frais dans toute l'Europe. C'est à cette époque que Linné fit paraître le *Genera*, puis le *Species plantarum*. Personne autre que lui n'eût pu terminer cet important et utile travail. Toutes les plantes déjà décrites dans ses précédents ouvrages, celles qu'il avait depuis déterminées lui-même, ou dont les voyageurs dignes de foi, presque toujours ses correspondants, avaient donné exactement les descriptions ou les dessins, furent retracées dans le *Species* avec leurs caractères et leurs propriétés spécifiques.

Mais l'homme le plus courageux ne peut impunément

Numérisé par Google

s'astreindre à de telles fatigues ; aussi Linné ressentit vers 1753, les premières atteintes de la pierre, affection provoquée par la vie sédentaire qu'il menait depuis plusieurs années. Dès 5 heures du matin en été, 6 heures en hiver, il était levé et au travail. Il s'occupait ainsi à des cours, à des démonstrations ou à ses études, jusqu'à 9 ou 10 heures du soir, se délassant, quand une trop longue application l'avait fatigué, dans la société de quelques amis. Sa conversation était agréable et enjouée, parsemée d'anecdotes relatives aux naturalistes qu'il avait connus ; la franchise de son caractère, la bonté de son âme s'y révélaient à chaque mot. Vif et quelque peu tranchant, lorsqu'il était question de botanique, il s'apaisait aussi facilement qu'il s'était emporté, et ne conservait jamais ni fiel ni aigreur contre son contradicteur. S'attachant facilement et d'une façon durable, il avait pour ses élèves la plus vive affection, et les écrits de tous font voir à quel point ils estimaient le maître chéri.

On a accusé Linné d'avarice, et nous tenons à le justifier de ce reproche. Oui, sans doute, il avait conservé pour lui-même ces habitudes d'ordre et d'économie, contractées à une époque où la plus stricte parcimonie lui avait été nécessaire ; — mais il est certain qu'il ne voulut jamais accepter de rémunération ni de présent des élèves qu'il savait dans la gêne, et qu'il leur prodigua gratuitement ses soins et ses leçons.

On lui a reproché un amour trop passionné de la gloire ; mais veut-on donc que lui seul, il ait ignoré son mérite, lorsque toutes les Académies s'honoraient de le compter

Numérisé par Google

dans leur sein : Académie de Toulouse (1750) ; Société royale de Londres (1753) ; Académie de St.-Pétersbourg, Société de Florence (1754) ; Académie des sciences de Paris (1762), de Drontheim (1765) ; Société de Philadelphie (1770) ; Collége d'Édimbourg (1772) ; Académie de Sienne (1773) ; — lorsque le roi de Suède lui adressait, en 1761, des lettres de noblesse antidatées de quatre ans !

Ne croyons pas cependant que les honneurs et les dignités aient influé sur son caractère. Il les recevait simplement, comme on les lui adressait, et souriait lorsque quelque correspondant, mesurant le mérite à la longueur des titres, écrivait au *baron de Linné, chevalier de l'Étoile Polaire*. Lorsque le roi d'Espagne, Charles III, voulut l'attirer à Madrid, comme professeur, lui offrant 2,000 piastres, des lettres de noblesse et la permission d'exercer librement sa religion, il refusa net, répondant que, s'il avait quelques talents, il les devait à sa patrie. Son orgueil, — et qui oserait l'en blâmer? — était d'avoir défriché sa part du vaste champ de la science, resté presque inculte jusqu'à lui, d'avoir le premier appliqué, sinon découvert, un mode de classement rationnel. Il ne s'en exagérait pas le mérite, et mettait au-dessus de tout la *méthode naturelle ;* son inventeur devait être, selon lui, regardé comme un dieu (*Ille erit mihi magnus Apollo* ...) Cet honneur était réservé à Jussieu ; mais Linné peut, du moins, en réclamer sa part.

Comme nous le révèle sa maxime favorite : « *Famam extendere factis,* » il croyait à l'immortalité par la science. Il la rêvait pour lui-même, mais il voulait aussi la donner à d'autres ; de là ces plantes consacrées à des

Numérisé par Google

botanistes, la Rudbeckia, la Thunbergia, etc. Linné attachait à ces dédicaces une grande importance. « Ne profanons point ces noms, dit-il dans sa *Philosophia Botanica;* c'est la seule récompense des hommes qui ont consacré leur vie à la science; il faut la réserver à eux seuls. »

On a dit qu'il se servait lui-même de ces dénominations comme d'une arme vengeresse contre ses détracteurs, qu'il ridiculisait aux yeux de la postérité en attachant leurs noms à des plantes vénéneuses ou hérissées d'épines; on a cité la *Buffonia*, nom donné en haine de Buffon à une plante qu'affectionne le plus hideux des reptiles. Buffon fut, il est vrai, un des critiques acerbes de Linné, que son génie tout différent l'empêchait de comprendre; mais la vengeance prétendue du naturaliste suédois est une double erreur : — la plante s'appelle *Bufonia*, avec une seule *f*, et son nom vient sans doute de *Bufo*, le crapaud; — le parrain n'est pas Linné, mais François Boissier de Sauvages, naturaliste français. Il n'est pas impossible que Linné, qui, par sa tendance à la poésie, voyait en tout des rapports et des points de comparaison, ait été entraîné à rapprocher de végétaux épineux ou nuisibles, certains hommes qui se présentaient à lui sous d'assez sombres couleurs; mais croire qu'il ait cherché dans ces dénominations une basse et ridicule vengeance, c'est bien mal connaître son caractère et sa manière d'agir. Aux détracteurs obscurs, Linné répondait par un dédaigneux silence, et il laissait ensevelis dans le même oubli leur nom et leurs critiques; — avec les adversaires plus illustres, Linné discutait; il cherchait à

Numérisé par Google

les apaiser; car il lui faisait une égale peine d'avoir à les regarder comme des ennemis de sa personne ou de sa doctrine. Le plus célèbre de ces adversaires est Haller, avec qui Linné essaya longtemps d'éviter une lutte à laquelle tous deux, lui écrivait-il, ne pouvaient que perdre. Nous n'avons pas à nous prononcer entre Linné et Haller : disons seulement que ce dernier eut l'indélicatesse de publier, du vivant même de Linné, les lettres confidentielles qu'il en avait reçues.

Nous avons insisté, un peu longuement peut-être, sur cette époque de la vie du naturaliste dont nous avons entrepris l'histoire; mais c'est qu'elle est l'apogée de sa gloire et la fin de sa vie active. A partir de ce moment, ses publications ne sont plus que des éditions nouvelles de ses anciennes œuvres, ou des relations de voyages destinées à perpétuer la mémoire de ses disciples morts à l'étranger. Tels sont le voyage en Palestine d'Hasselquist, le voyage en Espagne de Loefling, l'élève sur lequel il fondait le plus d'espérances, et qui mourut de la fièvre dans l'Amérique du Sud. Linné fit paraître cependant encore deux mémoires de concours : l'un sur les *Plantes à acclimater en Laponie,* qui lui valut deux médailles d'or de l'Académie de Stockholm; l'autre sur le *Sexe des Végétaux,* qui obtint le prix de cent ducats à l'Académie de St.-Pétersbourg.

Appliquant à un but d'une utilité pratique son savoir et son expérience, Linné essayait d'enrichir la Suède de toutes les productions naturelles des autres régions. Il se fit envoyer la cochenille, qu'il voulait acclimater : un jardinier trop avisé nettoya les cactus reçus en l'absence

Numérisé par Google

du maître et les mit en terre. — Linné fut plus heureux pour l'arbre à thé : après nombre d'essais infructueux, il réussit enfin à l'acclimater en Suède et à en doter l'Europe. Il y était arrivé, en recommandant à Ekeberg, qui le lui apporta de Chine, de planter au départ les graines envoyées, et de les arroser fréquemment pendant la traversée. — Il trouva aussi le moyen de faire naître les perles, en perforant la coquille d'un mollusque, la *Mya margaritifera*, très-commun dans les eaux douces des pays septentrionaux ; et quelques biographes prétendent qu'il dut à cette découverte ses lettres de noblesse.

Il avait acheté en 1758, pour la somme de quatre-vingt mille écus Safja et Hammarby. C'est dans cette dernière résidence, située à trois milles d'Upsal, que Linné passa les dix dernières années de sa vie. Il y fit construire un musée qui renferma ses collections ; autour de l'habitation s'étendait ce qu'il appelait son *Hortus sibiricus*, jardin où il avait réuni la plupart des arbres et des fleurs de Sibérie. Sur une colline voisine croissait la *Linnæa borealis*, plante de la famille des Caprifoliacées, que lui avait dédiée Gronovius.

Dans cette modeste demeure, il recevait avec bonté les étrangers qui venaient de fort loin pour le voir et s'instruire auprès de lui. Les hollandais Burmann et Schreber, les russes Demidoff, l'américain Kuhn vinrent de leur pays pour suivre ses leçons. De hauts personnages, Lord Baltimore, gouverneur de Maryland, le prince royal, depuis Gustave III, se présentaient à Hammarby. Le roi de France, Louis XV, s'informait de la santé du grand naturaliste, et lui faisait remettre

Numérisé par Google

des graines recueillies de sa propre main. Le jardin de Kew, près de Londres, le jardin du Roi, en France, étaient classés d'après le système sexuel. Le pape, qui avait d'abord défendu les écrits de Linné dans les Etats de l'Eglise, prescrivait maintenant les méthodes linnéennnes. On adressait à Hammarby des livres, des plantes, on nommait le savant, membre de la Commission établie pour donner une traduction suédoise du texte hébreu de la Bible.

Toutes ces marques d'honneur et d'affection comblaient de joie Linné ; mais elles s'adressaient — il le sentait lui-même — plus au mérite passé qu'aux services présents. Atteint en 1764 d'une forte pleurésie, dont le sauva Rosen, son ancien rival ; malade en 1772 d'une angine épidémique ; souffrant depuis longtemps de douleurs lombaires et rhumatismales, il eut au mois de mai 1774, une première attaque d'apoplexie ; il ressentit une deuxième attaque au printemps de 1777. — Ses facultés intellectuelles s'affaiblissaient en même temps. Sa mémoire, excellente dès l'enfance, l'abandonna la première ; et l'on rapporte que, dans les derniers temps de sa vie, il lisait, sans les reconnaître ses propres ouvrages, répondant, lorsqu'on l'assurait qu'il en était l'auteur, « J'en suis bien aise, ils sont fort intéressants. » — La droite raison et le jugement sain du naturaliste subsistaient donc encore en lui ; et les fatigues d'une vie d'études et d'agitation n'avaient pas éteint l'ardent amour de la nature qu'il avait manisfesté dès le berceau. — L'envoi de la part du roi de deux cents caisses remplies de plantes conservées dans l'esprit de vin avec les fleurs et

Numérisé par Google

les fruits, et d'autres objets d'histoire naturelle, venant de Sumatra, le ranima pour quelque temps ; il se sentit revivre et se remit au travail afin de classer ces productions d'un riche climat. Ce fut son dernier effort ; en 1776, nous le trouvons à Upsal dans une sorte d'insensibilité. La visite de quelques-uns de ses élèves, la vue de ses amis, de ses collections, appelle encore un sourire sur ses lèvres, une lueur dans son regard ; puis son visage, naguère si expressif, retombe dans une morne atonie.

Ne prolongeons pas le navrant tableau de la décadence d'un grand esprit. Le 10 janvier 1778, à huit heures du matin, Linné expira, à l'âge de soixante-dix ans, sept mois, dix-sept jours.

Il laissait une veuve et cinq enfants : sa famille s'était accrue le 4 janvier 1751, d'une fille nommée Sara, le 7 avril 1754, d'un garçon nommé Jean, qui mourut à l'âge de trois ans ; et le 8 novembre 1757, d'une fille nommée Sophie. Des cinq enfants qui survécurent deux seuls ont acquis quelque célébrité. Ce sont la fille aînée, Elisabeth-Christine, qui a, la première, signalé, dans les fleurs de la grande capucine (*Tropæolum majus*) ce phénomène de phosphorescence commun à quelques plantes, et notamment à la fraxinelle ; — le fils, nommé Charles comme son père, qui fit ses études à Upsal en 1750, fut nommé démonstrateur de botanique à l'Université en 1759, et professeur en 1763, à l'âge de vingt et un ans. Reçu docteur en médecine en 1765, il succéda à son père comme professeur de botanique en 1778. Il ne vécut pas sans gloire, et mourut en 1783, sans avoir été marié.

A la mort du grand naturaliste, le roi de Suède,

Numérisé par Google

Gustave III, fit frapper une médaille en son honneur, et lui fit élever un tombeau dans la cathédrale d'Upsal. Dans le discours qu'il prononça aux Etats, cette même année, il exprima de touchants regrets sur la perte qui venait d'affliger la Suède.

Après d'aussi grandes marques d'estime, il peut sembler étrange que les collections de Linné manquent à la Suède et soient devenues la propriété d'un simple particulier anglais. Voici ce que raconte à ce sujet le mémoire de M. A. Fée.

La veuve de Linné craignant, lorsque son fils mourut, de voir l'Etat s'emparer des collections de son mari, vendit à un riche anglais, M. Smith, l'herbier et la bibliothèque pour 900 livres sterling. L'achat fut fait secrètement, par l'entremise du Consul d'Angleterre, et les collections étaient déjà à bord d'un vaisseau anglais, lorsque le roi, instruit de la transaction, offrit à la veuve de la dédommager, et fit armer une frégate qui donna la chasse au vaisseau anglais sans pouvoir l'atteindre, et ne s'arrêta qu'en vue d'un port d'Angleterre. Ainsi le gouvernement suédois ne put éviter la perte de collections dont il sentait tout le prix.

Ici se termine la tâche que nous nous étions proposée. Nous n'avons pas prétendu tout dire sur Linné; nous avons seulement voulu peindre l'homme; il resterait à parler du réformateur. Il resterait à faire connaître le rôle qu'il a joué dans la science; à montrer l'histoire naturelle, avant lui incomprise et restée le partage

Numérisé par Google

exclusif de quelques-uns, si étudiée depuis et cultivée, — j'allais dire honorée — de tous. Il resterait à mettre en lumière le créateur d'une langue scientifique aussi simple que précise, aussi exacte que poétique, aussi facile à comprendre qu'à appliquer. Il resterait à faire voir par l'analyse de ses œuvres, que ce n'est pas seulement la botanique qui est redevable à Linné de ses progrès incessants, mais que toutes les branches de l'histoire naturelle ont subi la puissante impulsion de ce vaste génie. — Oui, nous sommes fondés à choisir pour *patron* un naturaliste suédois, quand les Jussieu, les Buffon et les Cuvier ont vu le jour dans notre France, — car le nom de Société Linnéenne veut dire non pas seulement Botanique, Zoologie et Géologie, mais encore et surtout Société des Amis de la Nature.

Nous bornant, comme nous l'avons fait, à l'étude de la vie et du caractère de Linné, et laissant de côté son rôle et son mérite scientifiques, le travail auquel nous nous sommes livré nous amène à cette conclusion sommaire que l'histoire naturelle, envisagée comme lui-même nous l'enseigne, — améliore et moralise.

Elle élève l'âme, non pas en la transportant brusquement à ces hauteurs vertigineuses qui rendent la chûte plus redoutable, mais en lui faisant gravir insensiblement une pente douce et fleurie, où l'on ne craint ni les faux pas, ni les épines. Les autres sciences peuvent nous faire admirer la puissance de l'homme et ses miracles d'un jour. La science de l'immortelle Nature nous ramène toujours à son éternel auteur. Les écrits de Linné et de ses disciples sont remplis de rapides élans vers Dieu,

Numérisé par Google

empruntés au Psalmiste. Autant les citations bibliques qui sillonnent ces pages sembleraient étranges dans un autre auteur, autant elles viennent là naturellement et comme à leur place : le lecteur les suppléerait au besoin. C'est qu'il n'est pas une de ces inépuisables merveilles de la création, qui ne glorifie le Créateur. La vie du vrai naturaliste est une extase perpétuelle. Chez lui surtout pourra parvenir à son entière satisfaction ce besoin de l'idéal, cette aspiration vers l'infini, que nous portons au dedans de nous. Tout ce qui frappe ses regards étant bon et parfait, il en reste pénétré d'un immense contentement et d'une reconnaissante admiration qui éclate au dehors.

Les orages et les passions de la vie ont peu de prise sur qui connait de tels ravissements. Au milieu de ces jouissances paisibles et toujours nouvelles, il vit dans sa pureté naïve, ignorant le mal, et pratiquant le bien. Le Vrai, le Beau, l'Utile, ces trois faces de la mystérieuse Unité, s'offrent à lui dans leur vrai jour, car il participe aux conseils de Dieu. Richement privilégié, il entend, mieux que tout autre, la grande voix de la Nature, cette conscience de l'Univers, dont la nôtre n'est qu'un faible écho. L'insecte, la pierre, la plante, tout lui répète et lui crie cette sublime maxime que Linné avait fait graver sur la porte de sa chambre :

Innocue vivite : numen adest.

Vivez dans l'innocence : un Dieu veille sur vous.

René VION.

Amiens, 1866.

Numérisé par Google